

—Au diable l'imbécile ! dit lord Arthur en frappant du pied.

Et il se mit à se promener à pas rapides dans la chambre. Comme il passait devant la porte quelqu'un se montra du dehors et lui fit un signe mystérieux. Lord Arthur répondit par un mouvement de la main, et l'on se hâta de se retirer avant d'avoir été vu de Patrick.

Alors Arthur, se rapprochant de l'ancien valet de confiance dit avec dureté :

—Vous avez commis une sottise, monsieur ; je n'aime pas qu'on regarde dans mes affaires. Votre faute est d'autant plus grave que j'ai égaré ce diamant et que je crains... Faites l'idiot, mon cher ; faites-le si bien que l'on ne soupçonne jamais par votre imprudence mes secrets de famille. Si je suis content de votre discrétion, je vous le répète, vous n'aurez pas à vous plaindre de moi ; dans le cas contraire, souvenez-vous que je brise ce qui gêne... Quoique absent et invisible, je surveillerai toutes vos actions, toutes vos paroles. A la moindre imprudence de votre part, vous apprendrez de quoi je suis capable... si vous ne le savez déjà !

Lord Arthur se disposait à sortir ; à son grand étonnement, Patrick, au lieu de paraître intimidé, releva la tête et répliqua d'un ton austère :

—Ne croyez pas, mylord, que des promesses ou des menaces puissent m'empêcher d'agir selon ma conscience. Moi, qu'importe ! Je suis né sur vos terres, ma chétive existence vous appartient ; mais mylord votre père n'était pas seulement pour moi un maître respecté, il était un bienfaiteur, j'oserais presque dire un ami, et en gardant votre effroyable secret, je suis certain que lui-même approuverait mon silence. Pour lui, comme pour moi, l'honneur de votre famille passe avant tout, et qu'arriverait-il si un jour le monde entier venait à apprendre... D'ailleurs, dans ce pays, les châtimens sont si hideux, si ignobles, si contraires au texte des livres sacrés, si indignes d'un noble Anglais, que je me laisserais couper la langue avant de prononcer un mot pour exposer un Mac-Aulay à de pareilles infamies !

Tout bizarre, tout puéril même que fût le sentiment exprimé par Patrick, le jeune lord ne parut nullement disposé à le tourner en moquerie. Son visage était devenu livide ; des gouttes de sueurs perlaient sur son front.

—Il suffit, dit-il sèchement ; quel que soit le motif de votre discrétion, je ne m'en soucie guère, pourvu que vous soyez discret... Veillez bien sur vous-même.

Et il disparut subitement, comme il était venu.

Dans la pièce d'entrée, lord Arthur rejoignit la personne qui l'attendait et qui n'était autre que son confident, M. Georges. Tous les deux s'empressèrent de quitter la maison ; et, pendant qu'ils marchaient côte à côte, il eut été facile de constater une particularité bizarre ; c'était que le maître et le secrétaire se ressemblaient d'une manière frappante. Leur taille, leur maintien étaient les mêmes : même caractère de physionomie. La barbe et les cheveux, coupés d'une façon identique, avaient des nuances pareilles, peut-être par suite de quelque artifice de teinture. Enfin ils portaient des costumes tout à fait semblables, et, bien qu'on les distinguât aisément quand ils étaient l'un près de l'autre, la confusion pouvait devenir facile quand on les voyait isolément.

Georges demanda d'un ton d'intérêt :

—Eh bien, mylord ?

—Pas d'inquiétude à avoir du côté de Patrick. Il en a pourtant dit plus long que je n'aurais voulu à propos de la cassette d'acier et du diamant l'œil de Fichon. Heureusement d'Hercourt peut-être n'aura vu là qu'un conte d'idiot... N'importe, Georges ; il fait songer à cette malheureuse cassette que j'ai eu la sottise de laisser au phare ; elle y est sans doute encore et comme elle est cachée dans un endroit où l'on va très rarement, elle n'a pas été découvert par les gardiens. Vous êtes-vous assuré s'il y avait dans le port de Z*** un navire qui pût servir mes projets ?

—J'ai déjà votre affaire, mylord ; un de nos bâtiment cabo-

teurs se trouve encore à Z*** où il achèvera cargaison de denrées. Le patron est un ivrogne sans autorité ; l'équipage se compose d'une douzaine de chenapans, prêts à tout pour une pièce d'or ou une bouteille de gin. J'ai employé l'autorité de votre nom, j'ai payé largement et, dès à présent, nous pouvons disposer du navire.

—A merveille ; vous êtes un homme précieux. Georges ; vous êtes plein de ressources, toujours préparé à réparer les sottises que mon caractère bouillant me fait commettre !

Georges n'avait pas, en ce moment, cette double physionomie dont d'Hercourt avait été frappé et il laissait voir une expression cynique sur son visage.

—Mylord me rend justice, répliqua-t-il ; et comment suis-je récompensé souvent de mes services ? Par des rebuffades...

—Bon ! est-ce que je ne vous donne pas toute liberté de me voler ? répliqua lord Arthur en souriant ; je soupçonne, maître Georges, que vous êtes déjà passablement riche... Et puis, ne partagez-vous pas avec moi les avantages de mon rang, si bien que, Dieu me damne ! vous êtes plus lord Mac-Aulay que moi-même... qui le suis si peu ?... Mais brisons-là... Il est temps de partir et ce Verville se fait bien attendre.

—Justement le voici, mylord.

Mac-Aulay et Georges avaient gagné le bouquet de noyers, et ils avaient laissé leur voiture à la garde d'un domestique. Sur la route, on voyait, en effet, M. de Verville qui s'avancait de leur côté et qui, en les reconnaissant, doubla le pas.

—Vous êtes en retard, monsieur, dit lord Arthur durement, et j'allais retourner à Z***. N'avez-vous donc pas reçu mon invitation de vous trouver ici à pareille heure ?

—Si, si, mylord, répliqua Verville d'un ton humble.

—Hâtons nous... Savez-vous enfin pour quel motif votre pupille est venu à Piouharel ?

—On ne peut que le présumer, mylord ; mais certainement il n'est pas venu pour l'affaire de Blérot, car il a passé à Z*** sans daigner s'arrêter chez ce maudit chicanier. Ce n'était pas non plus pour voir une certaine dame qui me touche de près, car pendant deux jours il n'a pas songé à faire une visite à la ferme, et tout à l'heure il a presque fallu user de violence pour l'y faire entrer... Le motif de son voyage est donc évidemment le désir de retrouver les traces de ce Tom Sandons, qu'il croit voir et reconnaître partout.

Lord Arthur fronça le sourcil.

—Comment avez-vous cette conviction, monsieur ? demanda-t-il.

—Quelques renseignements fournis par madame de Verville, au sujet d'un objet oublié au phare, ont paru mettre Léopold sans dessus dessous. Il est parti en toute hâte et il a peut-être l'intention de s'embarquer aussitôt que la marée le lui permettra.

Le lord et Georges échangèrent un regard rapide. Mac-Aulay fit encore plusieurs questions sur l'objet oublié et après avoir écouté les détails que Verville pouvait lui fournir, il reprit :

—C'est bien, monsieur, vous saurez plus tard quel intérêt j'ai à connaître les faits et gestes de M. d'Hercourt ; et, malgré ses allures sournoises, peut-être avez-vous intérêt à les bien connaître vous-même... Ne manquez pas de m'écrire à Z*** tout ce qui le concerne... Adieu.

Le maître et le secrétaire monterent dans leur voiture et partirent.

—Maudit soit cet orgueilleux Anglais ! murmurait Verville debout au bord du chemin ; quel rôle me fait-il jouer ? Je commence à entrevoir d'horribles choses dans tout ceci, et si j'acquiesçais la preuve... En attendant, il me tient et je suis forcé d'obéir... Que l'enfer le confonde !

De leur côté, lord Arthur et Georges retournaient à Z*** au galop de leurs chevaux.

—Georges, disait le lord à son confident, il n'y a plus à hésiter... Ce que nous voulions faire, il faut le faire aujourd'hui même. J'ai besoin de votre audace, de votre esprit